

'Round Cohen

Robert Lévesque

Numéro 76, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2019). Compte rendu de ['Round Cohen]. *L'Inconvénient*, (76), 79–82.

'Round Cohen

ATELIERS **Robert Lévesque**

Il y a quelques années, au début d'un après-midi ensoleillé, allant lire au parc Saint-Viateur, je marchais rue Hutchison quand soudain, au débouché de la rue Bernard, je vis Leonard Cohen. Je me souviens scrupuleusement de mon étonnement, j'étais stupéfait, c'était la première fois que je le voyais *en personne*, je veux dire autrement que sur une scène aux éclairages ténébreux ; encore maintenant je ne saurais dire la surprise, presque l'effroi, qui furent miens : *Das Unheimliche*, l'inquiétante étrangeté ou l'angoissante familiarité de voir soudain une icône *en vrai*, là, cet homme qui marche...

J'aurais vu Beckett ou Giacometti que je n'aurais pas été plus estomaqué. C'était lui, Leonard Cohen, il allait à pas lents vers l'avenue du Parc en parlant avec quelqu'un se tenant à sa droite, un homme ou une femme, je n'avais pas eu le temps d'y prêter attention. Ils

revenaient sans doute, pensai-je, du Lester's Deli...

Longtemps je m'étais acharné à réussir l'entreprise de croiser Beckett boulevard Saint-Jacques ou boulevard Blanqui. Dans la rue de la Gaité à Montparnasse je m'attardais devant les Îles Marquises où il avait ses habitudes, mais jamais je ne l'ai aperçu, ni au bar du Cluny, jamais je n'ai vu *Beckett en personne...*, mais ce jour d'il n'y a pas si longtemps, rue Bernard, j'ai bel et bien vu surgir Leonard Cohen et c'était, ma foi, de l'ordre d'une *apparition*. Il passa sans me regarder (*vous qui passez sans me voir...*), attentif à ce que lui disait la silhouette l'accompagnant ; je ne voyais que lui, le poète à la triste figure, ses traits d'aigle déçu, son feutre noir, ce petit chapeau d'homme au bord rabaissé sur le front qu'on appelle Trilby depuis qu'une comédienne du West End, jouant dans les années vingt du siècle dernier une *bachelor girl* nommée Trilby, en a porté un dans l'adaptation



d'un roman de George du Maurier ; exactement celui que se rabiboche Spencer Tracy dans *It's a Mad, Mad, Mad, Mad World* de Stanley Kramer.

Rue Bernard, Leonard Cohen marchait lentement comme un homme qui se promènerait sur la lune sans savoir qu'il y est grimpé et j'étais bouleversé mais sans trop savoir pourquoi ; comme l'autre en sa librairie de Dordogne, on va dire, admiration platonique, *parce que c'était lui, parce que c'était moi...*

De grands artistes tels qu'eux (le créateur des deux vagabonds qui attendent, le sculpteur de *L'homme qui marche*, et ceux que, *'round Cohen*, j'évoquerai ici : Baudelaire, Dylan, Tom Waits, Patti Smith, Barbara, Pessoa, Apollinaire, Proust, Genet, Grieg, Arrau) m'émeuvent, m'inspirent un grand respect. Alors quand l'un d'eux, tel cet ineffable, cet inoubliable Leonard Cohen qui les vaut tous, est soudainement là qui s'avance sur le trottoir, un midi, le moment bascule, et j'éprouvai une sensation d'irréalité, de déséquilibre, ce n'était pas loin d'un effarement ; j'étais soudain, sans m'y attendre, en train de réaliser que je croisais, dans mon quartier, le poète du parc du Portugal, le crooner maraboutant qui, ma vie durant, a su allonger et rembrunir mes nuits blanches, les enveloppant de sa voix sombre, lente, entre le tendre et le tendu, le triste et le funèbre, toujours avec ce

calme inquiet, entre élan religieux et poussée ironique. Cohen.

Mes nuits éveillées de jadis et de naguère, de demain, il les féconde de sa mélancolie, ardente et miséricordieuse, ensoleillée de noir comme l'est un poème nervalien ; pour dire à quel point la musique, la voix et les textes de Cohen me submergent le cœur à chaque écoute, j'emprunte à Baudelaire un vers de ses *Fleurs du mal* : *sa tristesse en moi monte comme la mer...*

Dylan, certes, il y eut Bob Dylan, j'étais étudiant, j'habitais des piaules dans de vieilles rues pentues de Québec et j'ai étiré mes vingt ans avec lui, puis mes trente ans, on a parcouru les routes face au vent et on a traversé le Vietnam, on a cru que les temps allaient changer et maintenant voilà qu'est entré en scène Pozzo Trump et qu'on est des septuagénaires, Dylan et moi, nous vieillirons sans gémir dans un monde effrayant ; j'étais content qu'il obtienne le Nobel de littérature (que Cohen aurait pu avoir) et qu'il n'aille pas le chercher, que Patti Smith, submergée par l'émotion, trébuche en chantant *A Hard Rain's A-Gonna Fall*, j'ai classé chez les faux-culs ceux qui ont rechigné mais Dylan, il me semble qu'il se planque maintenant, qu'il se tient *dans le café de la jeunesse perdue*, alors que Cohen, mort le 7 novembre 2016 à L. A., je le vois au devant, à la proue, actif dans sa *old mission* de chantre sombre du noir, *to the end of love* ; il sera toujours au rendez-vous des pleurs et malheurs, des misères et prières dans les cafés d'une vieille jeunesse éperdue à l'avenir ennuagé qui inquiète et tarde de manière si obsédante.

Cet intemporel ménestrel a écrit le soir du 10 juillet 2002 dans un carnet qui allait traîner dans une poche de veste, un tiroir en Grèce ou un classeur dans sa maison de la rue Vallières à Montréal : « *Vous avez bradé l'avenir / Vous avez dit qu'il faudrait que j'attende / C'est pour un avenir meilleur / Mais l'avenir est comme qui dirait en retard* ».

Tant qu'on y est, chez les

poètes accompagnant nos hantises en chantant, il y a l'épouvantail de Pomona qui commença sa carrière avec un titre de videur, *Closing Time*, et dont la voix, que je trouvais exagérément rocailleuse, me hérissa, semblant me dire de dégager, j'avais quarante ans et je me souviens d'avoir songé à revendre le 33 tours choisi dans un bac de vinyles avenue du Mont-Royal ; j'étais con de n'y avoir décelé qu'une caricature de clochard car, depuis, converti au cabossé, je l'ai fédéré aux autres : Dylan, Cohen et Waits, mon tiercé au bar P.M.U. du quartier de la poésie implacable et douce, élégante et cruelle, désabusée et lucide.

Dans l'un de ses carnets qu'il laissa sa vie durant traîner n'importe où, dans ses poches, ses tiroirs, ses lits, ses valises et par mégarde au congélateur avec la tequila si l'on en croit son fils Adam, de petits bouts de papier, *napkins* de chez Moishes, pages arrachées d'agendas anciens, calepins achetés au Dollarama de la Main, blocs-notes d'hôtels de plage ou d'aéroports, Leonard Cohen a écrit un jour... *et peut-être une nuit* (ciao Barbara, vous étiez frères d'armes)..., un jour de fin novembre d'une année dont il ne précise pas laquelle, des phrases, des vers, une scansion qui aurait pu devenir chanson à propos de Tom Waits et il a titré la giclée *Rêve Brighton 28 nov.* (dans le Sussex ou en Ontario, va savoir). Ce texte est un rêve dans lequel, venant de donner un concert dans une salle remplie, Cohen est dans sa loge et entend d'il ne sait où Tom Waits chanter, sa musique puis sa voix proviennent d'une salle autre que celle où il vient de triompher et il lui faut descendre pour aller l'écouter, il sort et va le trouver dans une petite salle moitié pleine moitié vide et Cohen écrit de cette musique : « Elle est si belle et originale et sophistiquée – tellement meilleure que la mienne – un mélange de rudesse et de douceur – moderne et sentimentale à la fois – même du kitsch utilisé avec un tel talent – j'aimerais pouvoir faire ça... »

Dans ce rêve crayonné, Cohen et Waits repartent ensemble, ils vont marcher, celui-ci mettant son bras autour de l'épaule de celui-là... « Il a l'air en forme – un peu cabossé – un peu vieilli », écrit Cohen. Et moi j'ai pensé en lisant ce bout de carnet, ce duo c'est le tableau que Beckett admira à Dresde dans les

Fiction & Cie

Leonard Cohen



THE FLAME

Poèmes, notes et dessins

**Le livre testament
de Leonard Cohen**

Seuil

années trente, *Deux hommes contemplant la lune*. Sur ce papier noirci par Cohen durant une nuit d'automne, je les imagine de dos, peints par Caspar David Friedrich, Leonard et Tom vont dans la nuit sous la lune et attendent « G-d » ainsi que l'écrit Cohen dans un poème, *I Can't Take it Anymore*, et Adam Cohen nous explique, en avant-propos du livre posthume *The Flame*, que le trait d'union (en français on lit « D-ieu ») indique le respect, la réticence, la fidélité et la liberté que son paternel mettait à évoquer la religion, et, me dis-je, cessant un instant ma lecture et ma vision romantique, bon sang mais c'est bien sûr, c'est God-ot qu'ils pistent (« *La Cinquième Avenue était un sentier indien* ») et qu'ils attendent en vain (« *& tout ça c'étaient des arbres* »). Autant les uns que les autres, Waits et Cohen, Didi et Gogo, c'est la recherche du dieu perdu par des vagabonds errants, le Montréalais bien sapé et le Californien mal nippé...

« *Dinosaures informes* », écrit Cohen dans l'un de ces carnets que son fils Adam trouvait lorsque, enfant, il demandait des sous pour s'acheter des bonbons à la boutique du coin de la rue. Ce « *Dinosaures informes* », qui ouvre une rafale de mots par laquelle le poète va noircir une page, Adam l'a-t-il trouvé givré dans le congélateur ou froissé dans une poche de veste ? Ils « *broutent les étoiles dans les champs de nuit* », ces dinosaures ébauchés, imparfaits, que Cohen imagine et griffonne, et le poète va jusqu'à écrire : « *Il ne me reste plus de chagrin / pour le dinosaure / qui broute les étoiles / dans les champs de nuit* ».

Leonard Cohen fut le dinosaure noble et chic de notre temps présent et il le sera encore dans le futur, il sera le seul, il ne disparaîtra pas tant qu'il y aura pour l'écouter, l'entendre et le comprendre ceux que Pessoa sous la plume d'Alvaro de Campos appelle les « esclaves cardiaques des étoiles », les cœurs sensibles, les âmes sanglantes, il restera avec sa voix unique tant qu'il y aura des champs de nuit, des polaires et des filantes, des ourses, de l'amour qui tremble, de la tristesse, du chagrin perdu et du vin frais, des êtres qui s'attirent, s'emmêlent, s'enfoncent, dansent et se défont, des matins qui lavent, de la tequila au congélateur, l'anémone et l'ancolie (qui) ont poussé dans le jardin d'Apollinaire et de ses Alcools. Cohen savait tant écrire et chanter l'anémone et l'ancolie qu'il le fit jusqu'à l'égrènement de ses vieux os et qu'il le fera maintenant en spectral depuis le creux de son tombeau familial sur les versants du mont Royal.

« Mon père était avant tout poète », écrit son fils en avant-propos de *The Flame*, ce bouquin qui rassemble sa paperasse de troubadour. Elle ne représenterait, nous disent ceux qui y ont travaillé (Robert Faggen et Alexandra Pleshoyano), qu'environ dix pour cent (!) de l'ensemble des écrits inédits de Leonard Cohen. Proust avait laissé (on les trouva chez sa nièce vingt-cinq ans après sa mort) soixante-dix carnets d'écolier noircis de ses esquisses, ses dinosaures informes à lui, les ombres du boulevard Haussmann, il avait laissé aussi des tonnes de feuillets empilés en désordre dans un garde-meuble. Pour Cohen, on dit qu'un tri et une certaine ordonnance des textes, poèmes, notes, paroles de chansons, brèves de zinc et de nuit, ont été effectués par lui dans ce vaste stock scripturaire. « Ultimes efforts », écrit le fils en parlant de ce souci qu'a eu son père à composer, « en dépit des vives douleurs que lui causaient ses tassements de vertèbres et l'affaiblissement de son corps », mais sans pouvoir le compléter, ce livre dit testament.

Le père d'Adam lui a confié le regret de ne pas avoir, au fil de sa vie, reconnu avec davantage de constance que l'écriture était « son unique réconfort, son objectif le plus authentique ». Sa flamme. Écrire, noircir des pages, « salir des feuilles intactes », comme le disait Genet dans une de ses *Lettres à Ibis*. Leonard Cohen sentait que c'était là, dans cette activité solitaire, érémitique et fébrile, solaire et silencieuse, sauvage, la façon la plus efficace d'arriver à soulager ses souffrances et celles qu'il sentait sur les sentiers de la vie de ses contemporains. Mais il pensait n'y être pas arrivé assez dans la menée difficile de sa vie d'artiste qui fut, en deçà de son génie poétique et musical et de la gloire mondiale, une série d'échecs, familiaux, amoureux (le 22 mai 2012 à Montecito, il jette dans un carnet : « Les ennuis m'ont suivi / d'un lit à l'autre »), financiers et, vers la fin, valétudinaires...

De cette insatisfaction profonde, amère, on peut saisir une fine allusion en lisant dans le génereux fatras qu'est *The Flame* ce poème qu'il écrivit un soir de décembre 2005 et qu'il intitula « Undertow », ou « Courant sous-marin » : « J'ai pris le large un soir / La marée était basse / Il y avait des signes dans le ciel / Mais j'ignorais / Que je serais pris dans les griffes / Du courant sous-marin / Et que j'échouerais sur une plage / Où la mer déteste aller / Avec un enfant dans mes bras / Et une froideur dans mon âme / Et mon cœur en forme / De sébile tendue. »

Je serais pianiste, au moins un Claudio Arrau, je jouerais pour Cohen, là maintenant comme je l'écoute sous les doigts d'Eva Knardahl, *Melankoli*, le cinquième morceau du « Livre IV » des *Pièces lyriques* de Grieg, en la mineur, au tempo large et lent... ■

THE FLAME. POÈMES, NOTES ET DESSINS
Leonard Cohen
Traduit de l'anglais par Nicolas Richard
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2018, 350 p.